

UNE JAMBE DE BOIS

La vieillese m'est tombée dessus un matin de printemps alors que je skiais en poudreuse. J'étais enfin admise en équipe compétition, félicitée pour mes virages impeccables... Et incapable de suivre les autres à partir de midi, tant mon genou gauche me faisait brusquement mal. Il fallut admettre, avec le chirurgien orthopédiste de mon hôpital, que ce n'était pas une entorse, mais de l'arthrose (tu as 50 ans ma grande, c'est l'âge) ! Ensuite ce fut le tour des hanches et cette petite souris qui vous les ronge toutes les nuits... Bref, j'en arrivai à me faire opérer d'une prothèse de hanche gauche en 1997, époque préhistorique où l'on commençait à peine à imaginer qu'un opéré **pouvait avoir mal !**

LA VEILLE :

Fille chérie m'a invitée à déjeuner à Bagatelle (tu vois, maman, cette rose ancienne, respire son parfum), puis a tenu à m'emmener elle-même à la clinique Batman. Debout dès l'aube, j'avais rassemblé dans 2 valises l'indispensable pour survivre pendant une semaine :

Un pyjama chaud, 2 t-shirts longs, 3 culottes (est-ce que j'aurai le droit de porter une culotte ? J'ai horreur de ces opérés qui exhibent à leur famille quatre poils grisonnants. On dirait que l'hôpital leur a ôté tout sentiment de pudeur. Par contre, lorsque j'entre tous les jours en chirurgien dans la chambre d'une de mes opérées après un vague toc-toc à la porte, je rabats d'autorité drap, couvertures et je considère leur sexe rasé avec le plus grand intérêt. Ce n'est pas la même chose). Bon, culotte ou pas ? 2 ou 3 suffiront. Je les mets dans la valise avec la trousse de toilette que j'ai mis huit jours à constituer, (ma chère crème Effadiane, dentifrice, peigne, brosse à cheveux, brosse à dents, savon, lait démaquillant, rouge à lèvres, poudre, brun pour les yeux), mon petit oreiller brodé, mon édredon léger rose et vert (chambre triste, personnel nombreux et pressé), deux polars dont un suédois, 2 bandes dessinées (Meynet, Valérian). Ma robe de chambre chaude (on est en juillet mais on ne sait jamais), des chaussons, plusieurs piles pour alimenter mon magnétophone : j'ai envie d'enregistrer mes impressions d'opérée...

Et me voilà dans cette chambre de clinique, en face de mon ami et chirurgien MAXIME EVEREST, le champion des prothèses de hanche et

son anesthésiste, mon ami aussi MICHEL MALODIERE, l'as de la réanimation, qui me considèrent comme 2 éperviers une proie facile, entourés de leur cohorte d'infirmières admiratives.

MICHEL MALODIERE AS DE LA REANIMATION a dans les 45 ans et pète de santé. Il a quelque chose de Bernard Kouchner : souriant, altruiste, toujours prêt, un sac de riz sur l'épaule, boy-scout quoi, et s'il n'a pas sa belle gueule d'ange à la Robert Redford, il a par contre le même œil malin, la même façon impardonnable d'être content de lui, parce qu'il a tout réussi et rien raté. Quand il n'endort pas une personnalité célèbre ou ne réanime pas un accidenté grave amené par le SAMU, il chasse la bécasse en Bretagne, il pêche (le Gros, sûrement le Gros), il parcourt montagnes et bois pendant des heures et tel qu'il est maintenant, tout bronzé, il revient de Birmanie où il enseigne à de jeunes anesthésistes comment sauver des cas désespérés. C'est dire l'honneur qu'il m'a fait d'être à Paris juste le jour, la semaine, où il fallait m'opérer.

MAXIME EVEREST CHIRURGIEN CONTENT DE LUI ET DE LA VIE :

- Petite prothèse facile ...

MICHEL MALODIERE AS DE LA REANIMATION :

- Un Rohypnol ce soir, tu dormiras bien, à demain !

... Et si je repartais ? Après tout, je n'étais pas si mal avec un Voltarène 100 par jour, un Diantalvic le soir et à condition de dormir en position fœtale, la jambe quasiment enroulée en arrière. La femme de mon ami Malina, opérée il y a six mois dans un autre hôpital, s'est réveillée avec une hémiplégie. M'évader : ranger tous les médicaments, tous les livres... Et fille chérie qui est repartie bien loin, et le mari qui ne serait pas content. Bon, je reste. Rédiger un papier : en cas de mort sur la table, ne pas faire de procès au chirurgien. Si accident vasculaire grave, ne pas me réanimer...

Mais déjà deux accortes infirmières arrivent et procèdent au rasage de ma jambe.

MOI très fière :

- Je viens de prendre une douche avec mon savon à la lanoline !

ACCORTES INFIRMIERES :

- Et la Bétadine, Madame, il faut vous doucher à la Bétadine, sans oublier les cheveux, voici un flacon.

Je me douche à nouveau je sèche mes cheveux courts avec l'appareil soufflant de la clinique, rapide repas et grâce au Rohypnol, je m'endors sans ouvrir le dernier polar suédois.

JOUR 1, matin :

Brancardée à toute vitesse par infirmier antillais rigolard. Allongée sur la table d'anesthésie. Bonjour du Chirurgien pressé, déjà habillé de vert.

MALODIERE PETANT DE SANTE :

- Alors, ma jolie, pas trop peur ? Je te fais une petite piqure de moustique... Adieu !

JOUR 1, réveil :

J'émerge d'une nuit profonde comme un puits sans soleil, éclairé à de vagues intervalles par l'apparition lumineuse d'un petit ange boiteux ; c'est L'INFIRMIERE ANGOISSEE. Elle a la luxation de hanche congénitale des bretonnes et il lui est plus difficile de marcher qu'à moi-même avant mon opération.

INFIRMIERE ANGOISSEE (boitant autour du lit) :

- Ne pliez pas votre jambe, vous allez luxer votre prothèse !

MOI :

- Hon, hon...

I INFIRMIERE ANGOISSEE (boitant autour du lit) :

- Ne pliez pas votre jambe, vous allez luxer votre prothèse !

MOI :

- Hon, hon...

Et de reprendre à chaque fois la bienheureuse position fœtale, la cuisse pliée presque jusqu'au menton, qui m'a permis de survivre pendant les nuits où cette arthrose me rongait la hanche comme une petite souris aux dents aiguisées, pendant les nuits de ces douze mois où cette arthrose s'aggravait, où je devais tout de même pendant le jour, travailler.

Cette position fœtale, la seule où la tête ronde bien érodée de mon fémur n'appuyait pas sur la cavité de l'os iliaque qui la maintient, c'était la bonne façon de soulager la douleur lancinante de ma hanche. Et

comme cette tête ronde et cette cavité, ces pauvres os en bouillie, après plus de cinquante ans d'union partagée, ne s'aimaient plus et se disputaient sans cesse, parce qu'entre eux c'était la brouille, il fallait bien par un moyen quelconque, les éloigner l'un de l'autre...

INFIRMIERE BOITEUSE ANGOISSEE :

- Ne pliez pas votre jambe, vous allez luxer votre prothèse !

MOI (dormant à moitié sous l'influence de la morphine) :

- Hon, hon...

JOUR 2 :

Musique de petits oiseaux, premier mouvement de la sixième symphonie de Beethoven. C'est le matin, l'anesthésie a cessé son effet, on m'apporte un petit déjeuner QUE JE MANGE ! Du thé, une tartine de beurre et de confiture... Les interventions d'orthopédie ont ceci de bon que tout le monde n'est pas suspendu à l'émission du premier pet ou du premier caca pour vous autoriser à mettre quelque chose en haut, du côté de la bouche.

L'INFIRMIERE PRINCIPALE, la cinquantaine autoritaire et ses deux petites aides : LAM, vietnamienne et BOUCHRA, jeune beur marocaine, sont venues avec la maestria des équipes bien dressées, faire mon lit sans que je me rende même compte que l'on m'avait bougé. Elles ont tiré sur mes jambes et m'ont redressée sur des oreillers (le petit oreiller rose brodé auquel je tiens par-dessus tout y compris), elles ont étendu mes jambes à l'équerre, toutes droites et séparées par un coussin. Elles ont posé par-dessus avec délicatesse mon édredon rose et vert.

INFIRMIERE PRINCIPALE, AUTORITAIRE :

- Voilà, vous êtes bien, ne bougez plus !

Je ne suis pas bien du tout ! Ma putain de jambe gauche a tellement l'habitude d'être toute la nuit recroquevillée en position fœtale qu'elle n'aime pas, mais alors absolument pas être étendue toute droite, le long d'un coussin. Je plie le genou subrepticement dès qu'elles ont le dos tourné. J'ai mal, j'appuie sur le bouton théoriquement salvateur qui me délivre selon la méthode américaine un dixième de dose de morphine, ça va mieux, je plonge dans quelque nuage bleu.

MAXIME EVEREST, CHIRURGIEN PRESSE, arrive en trombe, un paquet de radios sous le bras.

- Ah ! Voilà vos radios que j'avais oubliées hier. Ma chère, je vous ai fait une superbe opération !

Je comprends tout de suite ce que cela veut dire, étant moi-même de la boutique. Je suis descendue au bloc à 8 heures du matin et remontée à 16 heures. En tenant compte des temps d'installation et de réveil, cette opération qui, lorsqu'elle est facile, dure une heure et demi, en a demandé cinq ou six. Quand le chirurgien dit au patient, « je vous ai fait une superbe opération », c'est que l'intervention a été pour lui, certes passionnante, mais difficile, délicate, qu'il a eu bien peur à certains moments, de ne pas y arriver : l'ascension de l'Everest, quoi !

MOI, D'UNE VOIX FAIBLE :

- Vous avez pu faire une prothèse emboutie ?

Des brumes de mon sommeil artificiel émergent en effet mon entrevue avec le chirurgien, il y a 6 mois, lui ramenant l'aval de mon rhumatologue, pourtant visiblement opposé à la prothèse.

MAXIME EVEREST (il y a 6 mois, lisant la lettre du professeur Kefren, chef de service à la clinique rhumatologique de l'hôpital Cochin) :

« Après tout, devant la limitation des mouvements et bien que les radios n'aient pas changé depuis un an, je pense comme vous qu'il est raisonnable d'opérer ».

(Et la douleur, la douleur permanente, ils s'en contrefoutent ?)

Suit, de la part d'EVEREST, tout un topo sur l'intérêt des prothèses embouties, non collées mais simplement enfoncées dans l'os, plus fragiles et se luxant plus facilement qu'une autre pendant les deux premiers mois, mais qui après durent toute la vie.

Je revois le visage souriant de mon ami Kefren 8 jours plus tard : « Ah ! Tu ne te fais pas opérer à Cochin ? On ne va donc pas te faire notre fameuse prothèse Kerboul cimentée ? Il faut dire (prudent) que la prothèse emboutie a ses avantages, c'est plus nouveau, on ne la fait que depuis une dizaine d'années. Nous à Cochin, nous avons trente ans de recul. La prothèse emboutie est en céramique, plus fragile pendant les deux premiers mois : on t'interdira beaucoup de choses, presque tout, sauf de marcher ; mais ensuite l'os envahit la prothèse et fait lui-même une sorte de ciment qui devient indestructible. Il faut, pour pouvoir la faire, avoir un os solide ».

« Il faut, pour pouvoir la faire, avoir un os solide ». J'avais donc couru chez LEGRAND WALTER pour qu'il réalise une ostéodensitométrie. Cela coûte très cher à l'époque et n'est pas remboursé par la sécurité

sociale, mais il me l'a faite gratuitement en tant que confrère : il peut, je lui envoie trois à quatre patientes par mois.

J'adore le cabinet de LEGRAND WALTER, c'est le temple du moi. Musique douce dans le salon d'attente. Sur deux postes de télévisions passent en bande continue des vidéos de ses interviews sur France 2 ou CNN décrivant la méthode qu'il a (dit-il) mise au point pour évaluer la teneur en calcium de l'os, la perte de calcium qui suit la ménopause : la merveilleuse méthode d'absorptiométrie biphotonique qui permet de dépister l'ostéoporose, les moyens d'y remédier, le meilleur étant, nous le savons, de prendre après la ménopause, DES HORMONES. C'est ce que je fais d'ailleurs, très régulièrement.

LEGRAND WALTER a le regard bleu sous une toison blanche et ondulée, la moustache frisottée, une petite barbe assortie : on croirait voir le directeur du Figaro déguisé en père Noël. Il m'a reçue, après que d'accueillantes soubrettes ont fait le travail pour lui : étendue sur une table, j'ai vu une sorte de pendule de Foucault digne des récits d'Umberto ECCO osciller au-dessus de mes cuisses d'inquiétante façon pendant un quart d'heure, au son d'une musique douce.

LEGRAND WALTER, penché sur son ordinateur d'où sortent graphiques et chiffres :

- C'est bien, c'est très bien, vous êtes dans la bonne moyenne. Je vous avais grondée il y a cinq ans, mais votre calcium n'est pas descendu.

MOI :

- Alors, on pourra me faire une prothèse de hanche emboutie ?

LEGRAND WALTER :

- Ma chère, je n'en sais rien. Demandez au chirurgien, il pourra vous répondre. Il faut qu'il n'y ait pas de géode dans l'os.

Des géodes, je n'avais pas pensé à cela. Une géode, c'est un trou. Il peut donc y avoir des trous dans mon fémur, comme dans un fromage de gruyère ? Des trous dans cette sorte de boule, de poulie qui depuis plus de cinquante ans tourne au fond de ma hanche, à chaque pas, à chaque mouvement et supporte le poids de mon corps ! Ou bien des trous dans l'os iliaque, dont la cavité abrite la poulie comme une sorte de grotte. Oui, c'est là que doivent se trouver les géodes sournoises. J'imagine ma hanche, déjà bien usée, comme un Emmenthal de mauvaise qualité, aux trous trop grands.

MOI :

- Les géodes, cela ne se voit pas sur les radios ?

LEGRAND WALTER :

- Non, ma chère, pas sur la radio standard, il faudrait faire un scanner. Vous devriez en faire un, d'ailleurs, demandez-le à votre rhumatologue ou à votre chirurgien.

Le scanner étant remboursé par la sécurité sociale, LEGRAND WALTER n'a visiblement pas envie de le prescrire lui-même, ce qui augmenterait son quota d'actes coûteux, avec rappel à la fin de l'année.

DAISY, MA COPINE ANESTHESISTE, quelques jours plus tard :

- Surtout, fais-toi faire une prothèse emboutie, si ton os est assez solide pour ça. Autrement, on la fixe avec du ciment, une sorte de colle chaude, un produit chimique et cela peut donner des chocs graves : j'ai vu des gens mourir sous mes yeux à cause de cette réaction... A part ça, sois tranquille, tout se passera bien !

MOI, en face de mon vieil ami KEFREN :

- Je voudrais faire un scanner pour voir s'il y a des trous dans mon os !

KEFREN (docte) :

- Voyons, ma chère, un scanner, cela coûte très cher ! (Nous sommes en 1997). Et c'est parfaitement inutile : on le sait, que ta hanche est usée !

MOI :

- C'est pour savoir si j'ai des géodes... Il paraît que la prothèse emboutie ne peut se faire que s'il n'y en a pas.

KEFREN :

- Oui, peut-être, nous tu sais, à Cochin, on ne fait pas de prothèse emboutie, donc pas de scanner. Demande à ton chirurgien.

(Il y a sans doute aussi un quota de dépenses pour les professeurs.)

MOI en face du chirurgien, lui ramenant l'ostéodensitométrie correcte :

- Alors, on m'a conseillé de faire un scanner pour voir si l'os n'aurait pas de géodes...

MAXIME EVEREST CHIRURGIEN PRUDENT :

- Un scanner ? Avec le trou de la sécurité sociale ? Voyons, voyons, c'est une prothèse totale de hanche que je vous fais. Alors, qu'il y

ait des géodes ou pas, quelle importance ? On s'en fout, puisque je vais vous enlever le sommet du fémur, la cavité de l'os iliaque et que tout cela sera remplacé par une jolie prothèse toute neuve, blanche et brillante, comme celle que je vous montre là. Regardez : je l'ai commandée exprès pour vous !

En effet, c'est très joli ce qu'il fait jouer sur son bureau. Il y a une bille de céramique blanche emmanchée sur du métal, acier inoxydable sans doute et dont on sent qu'elle doit pouvoir s'emboîter dans l'os de la cuisse. Elle tourne, cette bille, dans une cavité d'inox dont on se demande comment elle va être fixée à la hanche. Elle sera peut-être emboutie à coups de marteau ?

MAXIME EVEREST :

- Ne vous inquiétez pas : vous avez voulu du solide, vous aurez du solide : une prothèse emboutie. Pendant deux mois, il faudra faire très attention : vous n'aurez droit pratiquement qu'à ne rien faire, sauf marcher et encore avec deux cannes et puis au bout de deux mois, les capsules, les tendons s'étant reconstitués, vous pourrez faire à peu près tout ce que vous voudrez !

MOI INQUIETE :

- Même du ski, comme je vous l'ai demandé ?

MAXIME EVEREST :

- Ah, du ski ! Nous savons que vous voulez faire du ski ! (Pourquoi les chirurgiens parlent-ils d'eux à la deuxième personne du pluriel, comme s'ils étaient une Majesté Souveraine ? Pour se rassurer ?) Pas avant deux ans. Au bout de deux ans, à condition d'être très raisonnable, de ne jamais tomber...

MOI :

- Je suis très bonne skieuse. Sur piste, je ne tombe jamais. Sauf parfois sur des noires glacées. Mais à l'avenir, je les éviterai. Je ne ferai que des pistes bleues ou des rouges avec mes petits-enfants.

MAXIME EVEREST CHIRURGIEN MAGNANIME :

- Bon, alors, vous pourrez faire un peu de ski.

JOUR 2, plus tard :

MAXIME EVEREST CHIRURGIEN PEREMPTOIRE :

- Une prothèse emboutie ? Ah, non, il n'en était pas question. Vous aviez de ces géodes ! Votre os iliaque était un vrai gryère. J'ai dû cimenter tout ça pendant des heures. La prothèse est cimentée de partout. Oui, dans le fémur aussi. Il était trop usé pour supporter d'être

embouti. Je vous avais dit que je choisirais au dernier moment. Cela a beaucoup d'avantages, le ciment : vous pourrez marcher rapidement avec une canne, faire de la rééducation en piscine cet été, à condition de ne pas glisser sur le carrelage bien entendu.

MOI faiblement :

- Et le ski ?

MAXIME EVEREST BRUSQUEMENT PRESSE :

- Ah, le ski, le ski... nous verrons plus tard, oui, peut être...

(Retrouver un jour ma neige, glissante et craquante sous le soleil par un matin de février, la glisse si facile, si aérienne, le diamant blanc-bleu qu'éveille le soleil naissant au creux des sapins, tout cela était suspendu au nuage de la prothèse emboutie et s'est envolé avec elle ?)

MON MARI (il est arrivé sans bruit, comme toujours) :

- Elle plaisante, Docteur, il n'est pas question qu'elle en refasse.

MOI (disparaissant sur les nuages de la neige argentée, ou de la morphine) :

- Au secours, au secours ! (Ah, je le savais bien que j'avais des géodes, j'aurais dû le pressentir à la façon dont le LEGRAND WALTER m'avait parlé du scanner ! Ainsi, j'ai du ciment partout. Au moins, comme je ne l'ai pas su avant, je ne suis pas morte d'angoisse à l'idée de cette substance étrangère s'insinuant dans les replis de mon squelette, ou du choc pendant que le ciment chauffé se refroidissait).

MAXIME EVEREST soulevant le drap :

- Voyons cette jambe. Mais qui vous a donc installée comme ça ? Vous allez luxer votre prothèse ; il ne faut pas garder la jambe pliée, mais étendue : RELAXE, RELAXE ! Etendez-la donc comme l'autre, voilà !

Il tire sur ma pauvre jambe comme un malade.

Bien sûr, elle avait repris sournoisement sous le drap sa position fœtale préférée. La voilà toute droite, maintenant, bien pareille à l'autre, celle qui n'est pas malade, qui s'en fiche, qui n'a rien. Et ça me fait mal, ça tire derrière, ça me fait mal, bon chien !

MAXIME EVEREST PEREMPTOIRE :

- Il faut mettre un oreiller entre les jambes et les jambes bien droites, en position de relaxation !

Relaxation mon cul ! C'est en se fléchissant qu'elle se relaxe, ma jambe ! La position étendue ne la relaxe pas du tout, du tout. Elle me fait mal !

MAXIME EVEREST :

- Restez donc comme ceci ! (Brillant sourire) Et puis si vous avez mal, pressez sur le bouton !

Le Presse Bouton Anti Douleur : la grande invention de la décennie, dont tous les journaux médicaux et autres ont parlé depuis que les chirurgiens français ont découvert avec stupeur que parfois, leurs malades avaient MAL. Cours spéciaux sur les antalgiques, les médicaments anti douleur dont il existe de nombreuses sortes. Et la reine de toutes, la morphine qui calme, berce, fait rêver et surtout, surtout, coupe le circuit entre l'organe douloureux et le cerveau qui perçoit la douleur, comme se coupe la lumière quand disjoncte l'électricité. Fini, plus rien, La douleur était là et elle a disparu. MALODIERE, mon copain anesthésiste depuis toujours, celui avec lequel nous avons fait les quatre cent coups naguère, m'a expliqué en long et en large l'intérêt de ce bouton anti douleur qu'il a surnommée le PPDA : Presse Pour Douleur Arrêt.

MALODIERE PETANT DE SANTE :

Avec le PPDA, tu presses sur un bouton chaque fois qu'il te semble que tu pourrais avoir mal (joli euphémisme !) L'appareil te délivre aussitôt un mini dose de morphine qui est en fait le dixième de ce que te ferait l'infirmière après que tu aies attendu une demi-heure qu'elle ait entendu ton appel, qu'elle se soit libérée des autres malades pour venir voir ce que tu as, qu'elle ait préparé la piqûre et qu'enfin elle ait fait ce qu'il fallait. Tu es soulagée immédiatement et avec une dose dix fois inférieure à celle qui serait nécessaire dans le système classique. CQFD !

Ce système PPDA me fait peur, mais je me suis bien gardée de le lui dire. D'abord il y a le mot morphine, j'ai peur de me droguer, de m'y habituer. Je sais que pendant la nuit, on m'a intimé l'ordre de pousser sur le bouton et que je l'ai fait une ou deux fois...

- Deux fois seulement ! m'a dit INFIRMIERE PRINCIPALE au matin, d'une voix rêveuse. C'est que vous êtes très raisonnable, Madame !

Deux fois seulement, c'est que je n'ai pas eu besoin de plus. J'étais encore endormie par tous les restes d'anesthésie du monde, par le long fleuve tranquille d'antalgiques de ma perfusion. Pourquoi ce con, considéré dans tout Paris comme le roi de la péridurale avait-il refusé avec la dernière énergie de me faire ma prothèse de hanche sous péridurale, c'est un mystère que je préférais ne pas sonder. L'intérêt de cette anesthésie régionale est que l'on peut la prolonger pendant les trois

jours qui suivent pour supprimer la douleur post opératoire ! Il avait pourtant périduralisé mon beau-père âgé de quatre-vingt-trois ans, opéré d'une grave tumeur de l'intestin, de telle façon qu'une heure après l'opération, assis dans son lit, il lisait le Figaro en émettant comme à son habitude des opinions définitives sur la politique générale.

Je vous livre en confidence mon avis : ou bien il a eu récemment et ne veut pas le dire un grave accident de péridurale et comme je suis sa copine et chirurgien de surcroît, il n'a pas envie de tenter le diable et que je sois son deuxième cas.

Deuxième hypothèse plus vraisemblable : Il a voulu que le chirurgien soit tranquille et aucun de ces deux compères n'avait envie que je les emmerde pendant deux ou trois heures (ils n'avaient pas prévu que cela allait en durer cinq) par mes bavardages ou par des remarques intempestives sur leur travail. Rien de plus horrible qu'un opéré qui vous parle pendant l'opération, vous demande qu'est-ce que vous faites Docteur et surtout QUI ENTEND, ce qui empêche tout le personnel du bloc de bavarder agréablement, de se raconter la dernière histoire drôle à la mode, d'échanger des adresses de bons restaurants, bref, tous ces potins que racontent dans un ouvroir et de façon décontractée de joyeux travailleurs manuels.

Pourtant ils connaissent aussi bien que moi la parade : on fait une péridurale d'abord, pour l'essentiel de l'anesthésie, pour insensibiliser la moitié inférieure du corps, puis on luxe le patient avec un tranquillisant approprié pour QU'IL SE TAISE pendant l'opération. C'est blanc et ça ressemble à du punch coco : le tour est joué, on est tranquille. C'est le genre d'anesthésie que je préfère pour mes patientes et que j'aurais voulu avoir.

Bon, pour une fois ce n'était pas moi qui avais les commandes et qui avais été indubitablement, véridiquement et complètement endormie. Mais la conséquence inévitable et palpable c'est qu'après l'opération j'étais indubitablement, véritablement et complètement REVEILLEE et que pour éviter le cortège des douleurs je n'avais plus qu'à pousser le bouton.

JOUR 2, suite :

MICHEL MALODIERE, ANESTHESISTE PETANT DE SANTE :

- Alors, ma grande, comment ça va, on se réveille ? On t'a fait une très belle opération. EVEREST a été formidable. Quand je pense à toutes les géodes qu'il a dû cimenter. Et sais-tu qu'on t'a transfusée d'une part

avec ton autotransfusion préparée à l'avance, d'autre part, grâce à notre dernière acquisition, une merveilleuse machine, avec tout le sang que tu as perdu pendant l'opération ! Oui on a récupéré et filtré la moitié de tes globules perdus et on te les a réinjectés : En tout, quatre flacons.

Moi :

- J'ai mal !

MICHEL MALODIERE, ANESTHESISTE PETANT DE SANTE (il presse sur le PPDA et accélère la perfusion) :

- Tu seras très bien dans quelques minutes, ne pense plus à tes géodes et regarde la télé, ça te fera passer le temps.

Il allume la télé et sort. Il faut dire que la télévision, dans les chambres d'hôpital ou de clinique, est toujours placée très haut sur un mur de la chambre, face au malade, de façon telle qu'il ne peut ouvrir un œil sans la voir. Quelques jours plus tard, il aura assez de force pour cliquer sur la commande ou demander qu'on le fasse et que l'on bote ce mauvais génie hors de la chambre. Mais le jour de réveil ou le deuxième jour, non, il est trop annihilé pour le faire.

Et que passait la télévision nationale ce jour-là, sur toutes les chaînes ? Le reportage ô combien émouvant de malheureux spéléologues lithuaniens coincés dans les Alpes, au fond du gouffre le plus profond d'Europe, 1200 mètres. Quelle géode !

Ainsi, noyé dans les brumes antalgiques, mon cerveau fatigué commença d'imaginer EVEREST suspendu par des filins d'acier comme Mac GYVER quand il doit remonter d'une géode sans nom un petit garçon qui y était tombé en jouant sur une plage californienne (dont chacun sait qu'elles cachent des pièges géologiques multiples, on se demande à quoi pense le gouvernement des Etats-Unis). Or, des géodes, mon os iliaque en recelait bien d'autres et sans l'aval du gouvernement américain. Donc je vois MAXIME EVEREST, suspendu par un pied à une corde dont l'extrémité est soutenue en dehors du gouffre par les gros bras musclés d'un MALODIERE PETANT DE SANTE et qui lui crie :

- Oh ! MAC GYVER EVEREST, as-tu bientôt fini de combler ces géodes ?

- Pas encore, file lui un peu plus de punch coco, répond MAC GYVER EVEREST, cimentant à toute allure la tête en bas. J'en ai encore pour quelques heures, quelles géodes sans nom ! Est-ce que notre malade tiendra le coup ?

MALODIERE PETANT DE SANTE :

- Ne crains rien, je la transfuse avec tout le sang qu'elle a perdu !

Et de verser dans le trou quatre pleines bassines de sang visqueux et rouge...

JOUR 2, encore plus tard :

MALODIERE PETANT DE SANTE, soulevant le drap :

- Mais qui t'a installée aussi mal ? (C'est EVEREST mais je ne cafterai pas. Ta jambe doit être étalée sur le lit, sinon tu vas luxer ta prothèse. Nous enlevons cet oreiller qui ne sert à rien et nous la remettons gentiment en place. (Il tire sur la jambe comme un malade).

MOI, abruti par la morphine mais cherchant à exprimer ma douleur :

- Hon, Hon...

MALODIERE PETANT DE SANTE :

- Tu vois, tu es bien mieux comme ça. Un petit coussin calé entre les deux jambes, et tu restes jusqu'à demain sans bouger. Tu as le droit de remuer les orteils : Fais-le !

MOI, CHERCHANT A EXPRIMER MON DESIR DE COLLABORER :

- Hon, Hon...

MALODIERE PETANT DE SANTE :

- Allons, je vois que tout va bien, n'oublie pas de presser le bouton et tu auras immédiatement la quantité de morphine qui te convient, tu ne peux pas te droguer, c'est inférieur à la dose d'accoutumance.

Il sort, entouré par l'admiration cohorte d'infirmières ravissantes. Il est curieux de penser que ces vols serrés de jolies femmes se déplacent en groupe dense autour des CHIRURGIENS et disparaissent comme une fumée légère dès qu'ils ont fichu le camp. Les autres, celles qui me restent, sont calmes ou anxieuses, intelligentes ou stupides, indifférentes ou attentives, aucune n'est ni jeune ni jolie. Sauf Lam.

Lam est aide-soignante, elle a le visage lunaire des filles du ciel, ce qui m'a fait lui demander le premier jour si elle était d'origine chinoise.

-Je suis née au Vietnam, a-t-elle répondu en baissant pudiquement ses beaux yeux noirs.

Lam est le sourire, la bonté même. Elle a placé près de moi et pendant que j'étais dans mon premier sommeil la splendide orchidée envoyée par mon amie Daisy. Elle redresse sans bruit mon petit oreiller brodé rose sous ma tête et m'a expliqué que son nom, Lam, veut dire orchidée en Vietnamien.

- Et en chinois ? Lui ai-je demandé, traîtresse.

- En chinois de Canton, Lam : femme. En mandarin, Lam : fille Am.

Elle a prononcé très distinctement pour que je puisse saisir les nuances de la chanson.

Plus tard, elle osera m'expliquer qu'elle est bien d'origine chinoise, mais élevée au Vietnam et qu'elle est considérée comme non chinoise par les chinois, non vietnamienne par les vietnamiens. Il y a quelques années, elle a pu obtenir un visa pour rejoindre en France son frère, étudiant en biophysique. Lam sera le sourire, la gentillesse de ce séjour.

DEUXIEME NUIT :

INFIRMIERE ANXIEUSE QUI BOITE :

- Prenez-ça (Elle me met une capsule dans la bouche). Mettez le thermomètre (elle me le fourre dans l'oreille). La tension : 11/8 c'est parfait : et ne repliez pas votre jambe comme ça, vous allez luxer votre prothèse ! (Elle tire sur la jambe).

MOI :

- Hon, hon ...

INFIRMIERE ANXIEUSE QUI BOITE :

- Ne repliez pas votre jambe comme ça, vous allez luxer votre prothèse !

(Elle tire sur la jambe).

MOI (pressant le bouton pour me délivrer de la douleur) :

- Hon, hon...

TROISIEME JOUR, matin :

MAXIME EVEREST TRES CONTENT DE LUI :

- Mais qui vous a mis votre jambe comme cela ?

Il tire dessus et la met à plat.

Plus tard :

MALODIERE PETANT DE SANTE :

- Ah, si tu savais la belle opération qu'on t'a faite ! Mais qui t'a mis la jambe comme ça ? Voyons, il faut qu'elle soit soutenue par un coussin !

GROS KINE GENTIL, GENTIL :

- Bonjour Madame, je vais vous masser ! Relaxons cette jambe, ces adducteurs sont durs comme du bois. Mais relaxez-vous, relaxez-vous, vous ne voulez pas comprendre que c'est en restant étendue que la jambe se relaxe ?

MOI (pas aimable)

- Cette jambe depuis un an et plus se contracte le jour, pour laisser tout le poids du corps à sa copine et la nuit, parce que c'est la seule position qui ne lui fasse pas mal.

GROS KINE GENTIL, GENTIL :

- Je comprends, je comprends. Eh bien, nous allons tirer dessus tout doucement, allons qu'on se laisse faire ! Détendez la jambe, je masse très doucement pour donner à vos muscles de la souplesse. Ecartez les jambes. Dix degrés, ce n'est pas assez, ça. On essayera de faire mieux demain matin ! Au fait, qui vous avait mis cette jambe sur un coussin ? Voyons, il faut qu'elle pende en dehors du lit, comme cela, la relaxation devient toute naturelle, surtout ne bougez pas de cette position !

Après-midi du TROISIEME JOUR :

Les copines commencent à téléphoner.

COPINE ATTENTIVE ET PHARMACIENNE :

- Comment ça va ? Je sais que ça s'est très bien passé, ton mari m'a dit qu'on t'a fait une très belle opération. Tu as mal surement, je sais ce que c'est, ma chère, j'ai été opérée l'année dernière d'un hallux valgus au premier orteil droit, ça m'a fait un mal de chien ; je pense que pour toi, ça va être bien pire ! J'étais obligée de me bourrer d'Effergal, j'en prenais au moins 8 par jour ! Retiens bien cela : Effergal, du paracétamol, 8 par jour, demande cela à ton chirurgien, Bye, bye !

AUTRE COPINE ATTENTIVE ET MEDECIN :

- J'ai attendu trois jours pour te téléphoner, EVEREST m'a dit qu'il t'a fait une très belle opération. Je sais ce que c'est, ma pauvre ! Tu sais que j'ai été opérée d'une hernie discale l'année dernière : on m'a fait lever tout de suite, c'est horrible ! J'ai eu tellement mal. Le carbodilate triglycériné (Nb : ce médicament n'existe pas, je l'ai inventé pour faire bien), il n'y a rien de tel, 6 par jour, surtout ne prend rien d'autre ; non, le paracétamol, ça ne fait rien... Plus morphine, bien sûr, on m'en a fait au début, mais de toutes façon, on va t'arrêter ça très rapidement.

Bien sûr, plus morphine, cet antalgique majeur on ne doit pas le faire pendant très longtemps et en cet après-midi du troisième jour, un MALODIERE PETANT DE SANTE arrache d'un geste net le tuyau qui relie à mon bras la bienheureuse perfusion de morphine.

MALODIERE PETANT DE SANTE :

- Allons, ma grande, c'est fini, tout ça, pas d'enfantillage. Nous allons te traiter au paracétamol. 8 par jour, tu les prends par deux et à la rigueur, à la rigueur, tu demandes une injection d'une demi-morphine si tu as très mal la nuit ! Surtout, ne te laisse pas avoir mal : paracétamol, tu verras, c'est parfait.

MOI :

- Une copine m'a dit que rien ne valait le carbodyle triglycériné...

MALODIERE ECLATANT DE MEPRIS :

- Comment, ça prétend être chirurgien et ça écoute les copines ?

MOI :

- Cette copine est comme toi, anesthésiste, spécialiste en réanimation !

MALODIERE ECLATANT DE MEPRIS :

-Tu prendras du paracétamol et rien d'autre : tu ne veux tout de même pas te droguer ! Et arrange donc cette jambe comme il faut, qui t'a dit de la faire pendre ? Une copine, peut-être ? Il faut qu'elle soit dans le lit, bien relaxée sur un coussin. (Il tire sur ma jambe comme un malade) et n'oublie pas : ça, c'est la position de relaxation, la bonne.

MOI :

- Hon, hon...

Je n'ai plus de bouton délivreur de morphine : J'ai mal, de plus en plus mal. Avalons deux comprimés de paracétamol ; ça n'a pas l'air de faire grand-chose. J'ai mal, de plus en plus mal. Malgré GROS KINE GENTIL GENTIL qui est venu me faire marcher avec deux cannes : et oui, je peux ! Qui m'a forcée à m'appuyer sur ma jambe opérée : et oui, je peux ! Cela me fait tout drôle, je m'attendais à ce qu'elle soit plus courte qu'avant.

GROS KINE GENTIL, GENTIL :

-Non, non ! N'en croyez rien ! EVEREST mesure toujours ses jambes à un millimètre près. D'ailleurs c'est pour cela que vous avez eu une anesthésie générale et pas de péridurale : si vous dormez complètement, il peut tirer très fort sur les 2 jambes et les mesurer pour vérifier qu'elles sont de la même longueur ! (Tiens, pourquoi EVEREST ne me l'a-t-il pas dit ?)

J'ai mal, de plus en plus mal. Ce n'est pas la petite souris qui me rongait insidieusement la hanche toutes les nuits depuis des mois. C'est une douleur violente, dans la cuisse opérée, violée. Mes muscles ont été coupés, arrachés, cousus, ils se vengent. Je demande que l'on me fasse une demi-dose de morphine. L'infirmière me la fait sous la peau, tiens, c'est si petit que ça ?

QUATRIEME JOUR, le soir :

MALODIERE passe me voir à la visite du soir, au pas de course, je me demande si ce n'est pas lui qui tient le rôle de Marie-José Percec aux JO d'Atlanta.

MALODIERE ANESTHESISTE PRESSE ;

- Pas de morphine, ce soir, paracétamol, rien de mieux !

MOI :

- Hon, hon !

La soirée se passe assez bien, avec la visite quotidienne du mari, apportant sa tendresse et un sac en plastique contenant ou pas les innombrables objets de toilette ou autres que je lui ai demandés, à savoir :

- Du scotch, pour fixer sur le bord de la table de nuit la photo de mes petits-enfants, elle tombe tout le temps et risque d'être mouillée par le thé.

- Mon sparadrap favori, au cas où celui de mon pansement entraîne une allergie.

- Une chemise de nuit plus sexy que celle de la clinique, celle que je réserve pour les grandes occasions, en mousseline transparente blanche à pois bleus avec des dentelles partout, achetée à la boutique « la Châtelaine ». Elle m'a été offerte par une patiente pleine aux as et éperdument reconnaissante de ce que j'avais fait pour elle (pas moyen de m'en souvenir).

- La petite robe de chambre assortie, très légère, non, il ne l'a pas trouvée mais a apporté à la place une robe de chambre à lui, très chaude, en laine, qui fera double emploi avec celle que j'ai déjà.

- Un paquet de compresses (au cas où la clinique en manque).

- Une bouteille d'un très bon bordeaux prescrit par moi pour remonter mon fer et mes globules rouges : Pavie Maquin 1989, excellente année que je vous recommande, nous l'achetons en primeur.

- Le lecteur de CD, plus quelques disques.

- Le Monde daté du jour (il a oublié que c'est celui de la veille que nous recevons par abonnement et que celui du jour, daté de demain, je l'ai déjà eu par la clinique).

- Une boîte de chocolats (ça, c'est pour lui, au cas où).

En fait, je ne saurai jamais exactement ce que mon mari apporte dans d'innombrables sacs en plastique au cours de cette hospitalisation, car, à peine arrivé, il les pose par terre tout près de la porte, pensant bien

sûr qu'à mon habitude, je vais me précipiter pour les ramasser, les ouvrir et ranger à leur place les petites affaires qu'ils contiennent.

Mais je ne l'ai pas fait, je n'en n'avais pas la force. Ainsi un sac, puis deux sacs, puis une quantité de sacs s'accumulent, il faudra attendre le cinquième jour pour que j'aie le courage de demander à la femme de ménage de me les tendre un par un et tenter de ranger le fouillis qu'ils contiennent.

Donc, mon mari a dîné devant moi à la clinique, il m'a embrassée sur la joue et il est reparti en faisant : hon, hon ! Exprimant ainsi sa satisfaction de trouver son épouse en assez bonne forme.

Ainsi vient la nuit, et je n'ai plus de morphine et la douleur, elle, est là, malgré le paracétamol (Il n'y a rien de mieux), malgré le carbodilate triglycériné prescrit par ma copine dont j'ai pris en douce deux cachets, malgré l'Imovane soi-disant dispensateur de sommeil que m'a distribué après quelques supplications la nouvelle infirmière de nuit, du genre couverte de bijoux et ne regardant jamais le malade.

Je tourne et me retourne dans mon lit, autant que le permet cette jambe qu'un feu intérieur ronge, impossible de lire ; j'essaie d'écouter un Don Juan autrefois enregistré par Karajan avec Samuel Ramey dans le rôle-titre, Ferruccio Furlanetto en Leporello et Tomowa-Sintow en Dona Anna. Je l'aime particulièrement, parce que les rugissements volontairement éraillés de la soprano, incompris des critiques, montrent d'emblée ce que peut être, à l'oreille d'un séducteur lassé, les récriminations de la femme négligée et aussi parce que Kathleen Battle est une adorable Zerline.

- Musique classique, beau, ça, m'a dit Lam avant son départ en venant affectueusement glisser sous ma tête mon petit oreiller brodé rose.

- « La ci darem la mano, la, mi dirai di si », roucoule ce salaud de Don Juan.

- « Vorrei e non vorrei », répond en tremblant Zerline, déjà parjure dans sa robe de mariée...

Moi aussi, vorrei e non vorrei, je voudrais ne plus avoir mal et je ne voudrais pas que cette douleur m'envahisse. Impossible d'écouter davantage Mozart. Je me tourne et retourne, traînant ma cuisse folle, je regarde en zappant deux ou trois nullités américaines où des femmes flics éternellement jeunes, belles et aux longues boucles impeccablement coiffées terrassent d'un coup de talon bien appliqué le méchant tueur grimaçant qui les a ratées trois fois de suite avec son revolver (si tu vises

plus mal, tu meurs). Le pire avec ces séries américaines, c'est que le sujet et les images peuvent changer, mais les voix, enregistrées par les mêmes professionnels français, SONT TOUJOURS LES MEMES, si bien qu'un western d'il y a vingt ans, si l'on ferme les yeux, ressemble à s'y méprendre à un thriller actuel.

La douleur est là, elle enfle, elle se démène, elle prend toute ma jambe, elle m'envahit. Vers deux heures du matin, je sonne l'infirmière de nuit, la nouvelle couverte de bijoux et je lui dis d'un ton péremptoire :
- Faites-moi un Nubain !

O surprise, ô miracle, domptée par mon ton impératif, consciente de mon statut de médecin et aussi parce qu'elle est encore peu expérimentée, ELLE OBEIT ! ELLE VA ME LA FAIRE, ELLE ME LA FAIT, la bienheureuse injection, cet antalgique puissant, abandonné par la plupart des anesthésistes parce qu'il donne parfois des réactions inattendues, mais dont j'ai vu l'efficacité naguère sur mes propres opérées.

Elle la fait, cette piqûre, en sous-cutanée. Et la vilaine douleur s'enfuit, chassée par le bienheureux Nubain, elle s'enfuit sur les ailes du rêve et le rêve apparaît, très coloré, très beau. De deux heures à six heures du matin, je me dédouble et vogue dans d'étranges couleurs psychédéliques, des couleurs bien ciblées, celles du journal de Mickey de ma petite enfance, quand j'avais quatre ou cinq ans et que ma sœur, de dix ans plus âgée, le recevait chaque semaine. Quelle fête lorsque le facteur nous apportait ce journal bien plié, très coloré sous la petite bande blanche qu'il fallait déchirer. Je m'asseyais sur les genoux de ma grande sœur, sur les marches de la porte car nous ne pouvions pas attendre. Le journal se dépliait et ma sœur, ma chère grande sœur, mon aînée qui savait lire, elle, me racontait ces belles images. Nous commençons toujours par ce que je préférais : les malheurs de la petite Annie, coiffée comme moi avec ses cheveux lisses et sa raie de côté, mais brune alors que j'étais blonde, la petite Annie orpheline, adoptée par des gens très riches et que d'affreux gangsters cherchaient toujours à kidnapper.

Par le miracle du Nubain, me voilà transportée dans les bras de ma sœur et dans la mémoire oubliée de ce que fut ma petite enfance, entourée par sa chaleur, sa tendresse. Elle lit et m'explique ces belles images, qu'ensuite j'ai eu l'occasion de relire moi-même. Donc, sur les ailes du rêve, entourée par les bras de ma sœur, je lis moi-même ces histoires mais avec mon esprit de quatre ans et par un curieux phénomène de dédoublement, je suis à la fois la lectrice et l'héroïne de

l'aventure. Je suis la petite Annie, les dessins m'apparaissent, bordés de blanc comme ils l'étaient à l'époque et je suis dans le dessin, et tout s'anime dans une musique de jazz à la Tex Avery. Je rapetisse et je deviens un pou vert et rigolo dans les cheveux de la petite Annie, dans mes propres cheveux qui grandissent comme des troncs de baobabs et je me cache derrière un solide tronc de cheveu, tandis que rugit le moteur de la Panhard jaune des méchants gangsters attachés à ma trace, je les fuis à travers cette forêt de cheveux dans une poursuite hallucinante. Travelling avant, travelling arrière, quelques semi-réveils où je prends conscience de ce dédoublement (ça, ma vieille, c'est un coup du Nubain) et où je replonge aussitôt dans ce monde coloré, chaleureux, fraternel, où rien ne peut m'arriver de mal puisque les bras de ma grande sœur sont autour de moi, un monde où Pam et Poum mangent de la tarte à la citrouille à la barbe du capitaine, un monde où brusquement s'envolent les éléphants mauves et roses du rêve alcoolique de Dumbo. Souvenir des années cinquante qui marque mon retour à la conscience :

Il est six heures du matin, INFIRMIERE DE NUIT COUVERTE DE BIJOUX me flanque sans me regarder un thermomètre dans l'oreille (clic !), L'appareil à tension sur le bras :

- Alors, on a bien dormi avec le Nubain ?

CINQUIEME JOUR :

Toute la journée du lendemain, je cherche à voir Malodière, sans y parvenir ; c'est qu'il n'est pas content, mais pas content du tout. J'ai enfreint ses ordres et remplacé le relai morphine-paracétamol par le Nubain maudit. Ce n'est pas que je tiens à continuer, d'ailleurs. Cette drogue m'a ouvert la merveilleuse porte du dédoublement, elle est si belle, c'est la voix des sirènes, c'est le retour à la première enfance oubliée, je ne demande qu'à y replonger, il faut donc que je m'en méfie : je ne reprendrai jamais de Nubain et c'est pour cela que je veux le voir, crédié ! Entre son paracétamol inefficace, le cacodylate machin de ma copine qui ne sert à rien, la morphine trop noire, trop douce, le Nubain trop coloré, il doit bien y avoir un moyen de ne plus avoir mal.

MALODIERE introuvable, MAXIME EVEREST vient me voir deux fois dans la journée, tire sur la jambe :

- Mettez-là donc comme ça, vous serez bien mieux !

Mais il ne se prononce pas quant aux antalgiques :

- Ma chère, ça n'est pas mon affaire.

Malodière est invisible. « Sa consultation est très chargée, il n'a pas une minute ». Après l'avoir réclamé trois fois à INFIRMIERE ANGOISSEE et deux fois à INFIRMIERE PRINCIPALE, je résous le problème à ma manière : j'empoigne le téléphone et par la ville je rejoins le standard de la clinique :

- Ici le docteur Henry Suchet, je cherche le docteur Malodière, c'est une urgence, appelez-le par son Bip !

Stupeur au bout du fil :

- Quoi, Docteur Henry Suchet, vous n'êtes pas hospitalisée ?

- Je suis la sœur du médecin hospitalisé, passez-moi le docteur Malodière !

- Allo ! dit MALODIERE d'une voix d'ogre.

- C'est moi !

- Je savais bien que c'était toi. Excuse-moi, j'ai du travail ! Je te promets de passer te voir avant la nuit.

Il viendra en effet, alors que mon mari, mon fils et moi sommes en train de dîner (Ils se sont donnés rendez-vous à mon chevet pour régler un délicat problème de virus informatique), alors que la télévision diffuse les infos et que MAXIME EVEREST, installé au milieu de la famille, déguste avec nous un verre de l'excellent Pavie Maquin arrivé la veille.

Tel un tigre, MALODIERE MUSCLE fait irruption dans ce tableau idyllique, entouré de sa cohorte d'infirmières Dianes chasseresses :

- Elle m'a poursuivi toute la journée, hurle-s'il. QUI T'A FAIT DU NUBAIN ?

- Nouvelle infirmière couverte de bijoux !

- Et qui l'a prescrit ?

- Moi !

MALODIERE HURLANT :

- Le Nubain est un anti morphinique, il ne faut pas mélanger les deux, il ne faut pas qu'ils se succèdent, cela peut donner des dédoublements du psychisme ! (Comme si je ne le savais pas).

MOI :

- C'est pourquoi je te demande de me prescrire un antidouleur efficace, compatible avec la morphine

MALODIERE HURLANT COMME A UNE DEMEUREE :

- Tu n'as pas à avoir peur de la morphine et puisque tu veux de la morphine, on t'en fera ce soir !

Il s'en va en claquant la porte, suivi par sa cohorte etc. Le fils, le mari, le chirurgien, tout penauds, s'en vont également sur la pointe des pieds : du moment que j'ai encouru les foudres de MALODIERE c'est que je suis une fille pas très recommandable, on n'ose plus m'adresser la parole.

INFIRMIERE COUVERTE DE BIJOUX ouvrant plus tard la porte, d'un air pincé :

- Je vous donne deux comprimés de Paracétamol, un d'Imovane et si vers minuit vous ne pouvez pas dormir, SUR L'ORDRE DU DOCTEUR MALODIERE je vous ferai une injection de morphine.

Je prends les deux comprimés, je regarde le feuilleton nunuche de la télé avec toujours les mêmes voix des traducteurs français, la douleur est là, elle trépigne, elle triomphe. Vers minuit, je sonne l'infirmière, elle arrive la morphine à la main et me la fait. Ouf, trou noir, je dors jusqu'à six heures au moment où elle me réveille en me fourrant le thermomètre dans l'oreille (clic !) et étreint mon bras avec énergie et le velcro de l'appareil à tension (bip, bip !)

CINQUIEME JOUR et ensuite :

INFIRMIERE COUVERTE DE BIJOUX

- Alors, bien dormi ?

Je réponds « oui, grâce à la morphine ». Et je me rendors aussitôt. Je ne suis pas partie à la recherche de mon enfance sur le doux envol bleu des rêves, mais je suis calme, je n'ai pas mal, je suis docile, on fera de moi ce que l'on veut.

Lorsque MALODIERE TRIOMPHANT arrive, suivi de sa cohorte, je lui dis :

-Tu peux mettre le pied sur la bête, poser ton fusil fumant et te faire photographier, tu m'as eue jusqu'au trognon !

J'ai (heureusement) de moins en moins mal, le paracétamol devient efficace, KINE GENTIL, GENTIL me masse, me chouchoute, me mobilise.

O miracle, je me lève avec une béquille et fais mes premiers pas dans le couloir. On me ramène dans ma maison. J'apprends à mes dépens que la « location de canne orthopédique » prescrite par mon chirurgien coûte 800 francs par mois et n'est pas remboursée alors que son achat définitif coûte 300 francs et l'est, remboursé. Je fais un scandale auprès de l'organisme loueur-vendeur pour transformer la

location en vente. Je marche un mois avec canne, puis je marche seule et nage. J'admire comment EVEREST a pu réaliser une prothèse qui me donne deux jambes strictement de la même longueur, j'oublie que j'ai été opérée, je refais des promenades en montagne et du ski malgré son véto (du ski facile, je sais que je n'ai pas le droit de tomber). Ça y est, je suis guérie, je peux faire n'importe quoi et pourquoi pas une FIV avec don d'ovocyte ? Rien ne s'y oppose, je pense sérieusement à me porter candidate.